

“ Si nous considérons les résultats de notre côté et les insuccès ennemis, il nous paraît incompréhensible qu'on ne perçoive pas de l'autre côté l'éclosion d'une idée de paix, d'une paix impliquant des renoncements ”

a dit sans plaisir le chancelier Michaelis.

AVIS ET DEVIS

LEÇONS pendant le voyage

Et je demande la permission d'ajouter quelques mots aux observations si judicieuses de mon ami Alexandre Hepp, et ce ne sera point pour les contredire, même en ayant l'air de ne pas les contredire exprès.

Il est bien vrai que les événements dévoilent le snobisme amical de mêler à la langue à peu près française que l'on parle dans la société que nous appellerons, pour obéir à un vieux préjugé, la bonne société, des expressions qui ressemblent vaguement à des expressions anglaises. Mêlées les unes aux autres, ces expressions ne s'améliorent pas. Mais voilà un mal inévitable et qui peut demeurer superficiel. Les écrivains consciens, si j'ose dire, les écrivains, maîtres d'eux comme de l'univers, sauront en corriger les effets dans leurs livres faits pour la postérité.

L'essentiel est que la catastrophe universelle qui rapproche beaucoup de peuples n'aille pas seulement confondre les langues de tous, mais entraîne, en outre, ceux-ci et ceux-là à parler la langue de leurs amis — distinctement. Et, pour préciser, il importe au moins que la conclusion du débat pour les jeunes Français soit qu'il est indispensable, urgent, d'apprendre l'anglais...

Je l'ai dit. Il faut le redire. Et il faut surtout que les jeunes Français le fassent en toute hâte.

Pendant les années qui suivront la guerre, les peuples multiplieront les relations internationales, les rendront plus fréquentes et plus étroites, plus intimes en même temps que plus assidues. N'en résultera-t-il pas une nouvelle infériorité française ?

Prenez garde. Prenons garde. Les Français ignoraient obstinément les langues étrangères. Ils faisaient semblant d'apprendre l'allemand. En tous cas, ils le savaient peu et ils eussent été bien empêchés de le parler ou simplement de le lire ! Combien savaient l'anglais ! Quelques-uns à peine parmi les plus jeunes. Quant au reste des langues parlées dans le monde civilisé, elles étaient pour les Français exactement comme si elles n'étaient point...

Aujourd'hui, dans le monde parisien, qui constitue, après tout, une partie notable du monde civilisé, l'élite des nations fraternelle, et il n'est plus rare, dans une réception quelconque, d'entendre parler deux ou trois langues. Les Français les plus cultivés sont terriblement « handicapés » dans ces conversations-là, qui représentent le modèle — réduit — des conversations de demain. Et cela est navrant. Et cela est ridicule. Il faut que cela cesse.

■

Comment cela cessera-t-il ?

Nous devons faire tous nos efforts, c'est l'évidence même, pour imposer l'obligation réciproque d'enseigner l'anglais dans les pays de langue française, et le français dans les pays de langue anglaise... Ces efforts, si nous le voulons, aboutiront tôt.

Le projet est encore tout neuf. Il ne date guère que de 1900. Mais il eut immédiatement l'appui de Bréal. Je me rappelle que, l'an passé, comme, invité à un déjeuner du Club américain de Paris, je sollicitais l'adhésion de mes auditeurs à cette idée, j'éprouvais, tout en parlant, l'impression que mes auditeurs jugeaient encore l'idée un peu aventureuse. Depuis lors, sa hardiesse est devenue bien plus sage.

Le comité d'action interparlementaire fondé par Franklin-Bouillon, et qui accomplit et qui peut accomplir une tâche si importante, a obtenu des commissions du Parlement anglais un vote de principe. M. Painlevé, M. Steeg, au ministère de l'instruction publique, ont commencé d'envisager l'avenir — et de l'organiser... Quant aux Américains !...

Et bien ! on nous raconte que l'autre jour, sur le bateau qui le ramenait des États-Unis, le professeur de la Sorbonne, M. Gustave Lanson, enseignait le français aux soldats américains, que le hasard heureux faisait ses compagnons de voyage. M. Gustave Lanson, en dépit des craintes suscitées de quelques soldats injurieux, est l'un de nos grands universitaires qui exercent, et qui exercent à bon droit, l'influence la plus profonde sur la jeunesse. C'est un esprit vraiment moderne. Il comprend les exigences de son époque. Et il ne saurait être, sous aucun prétexte, l'ennemi personnel du progrès.

Il me plaît d'entrevoir M. Gustave Lanson employant sur le bateau ses loi-

LA BATAILLE DE VERDUN L'ENNEMI TENTE de vaines contre-attaques

Plus de 6.000 prisonniers

14 HEURES

Air cours de la nuit, l'artillerie ennemie a violemment bombardé nos premières lignes en différents points du front de l'AISNE.

Les Allemands ont, à plusieurs reprises, lancé de fortes attaques dans la région de la ferme MENNEJEAN, à l'est de BRAYE, au sud de la BOVELLE, entre AILLES et le monument d'HURTEBISE et sur le plateau de CALIFORNIE.

Partout, nos troupes ont maintenu intégralement leurs positions et fait des prisonniers.

Sur la rive gauche de la MEUSE, nous avons repoussé hier, en fin de journée, une violente contre-attaque allemande dirigée entre la cote 304 et le MORT-HOMME.

Quelques éléments ennemis qui avaient réussi à prendre pied dans notre nouvelle tranchée de première ligne en ont été rejetés par un brillant retour offensif de nos troupes qui nous a donné 80 prisonniers.

Nos reconnaissances ont poussé jusqu'aux abords du village de FORGES.

Sur la rive droite, l'ennemi a également tenté, à plusieurs reprises, de nous refouler des positions que nous avons conquises, notamment au nord de la ferme de MORMONT et à la cote 344.

Nos feux ont infligé des pertes élevées aux assaillants et ont brisé les vagues d'assaut qui n'ont réussi, en aucun point, à aborder nos lignes.

Au nord du bois des CAURIERES, des attaques accompagnées de jets de liquides enflammés n'ont pas eu plus de succès.

L'ennemi n'a réussi qu'à accroître ses pertes.

Le chiffre des prisonniers valides que nous avons faits depuis le 20 août atteint, à l'heure actuelle, 6.116, dont 174 officiers.

De nouveaux prisonniers, capturés dans des abris au cours de la journée d'hier, n'ont pu être encore recensés. En outre, 600 prisonniers blessés sont soignés dans nos ambulances.

D'après des renseignements nouveaux, nous avons ramassé un butin important, en particulier dans les trois tunnels du MORT-HOMME, où se trouvaient aménagés des postes de secours et des installations électriciques intactes.

Sur ce point, nous avons fait prisonnier un état-major complet de régiment avec le chef de corps et un officier ingénieur.

Rien à signaler sur le reste du front.

23 HEURES

Lutte d'artillerie assez violente dans les régions de BRAYE et de CERNY.

En CHAMPAGNE, nos batteries ont exécuté des tirs efficaces et détruit de nouveaux réservoirs à gaz.

Sur le front de VERDUN, l'ennemi a réagi au cours de la journée par son artillerie, notamment sur la rive gauche de la MEUSE. Il n'a fait aucune tentative d'attaque sur nos positions nouvelles. Une de nos pièces lourdes a abattu le pylône-observatoire de ROMAGNE-SOUS-LES-COTES.

Journée calme sur le reste du front.

Des avions allemands ont jeté, la nuit dernière, des bombes sur la région de GERARD-MER. Ni victimes, ni dégâts.

Dans la journée du 22 août, six avions allemands ont été détruits en combats aériens et cinq autres sont tombés dans leurs lignes avec des avaries.

Il est confirmé que de nouveaux avions allemands ont été abattus dans la journée du 20 août par le tir de nos mitrailleuses.

sirs à donner des leçons de français aux soldats américains... Mais il est nécessaire de continuer et de compléter ce premier ouvrage. Mais il est nécessaire de communiquer aux Français des générations nouvelles le goût, et même l'engouement pour les langues étrangères, — pour l'anglais. Il est nécessaire de coordonner les travaux... Un homme tel que M. Gustave Lanson, avec son autorité intellectuelle et morale, sa réputation dans le monde anglo-saxon comme en France, serait très puissant pour mener à fond cette campagne et la pousser efficacement pour faire établir cette obligation réciproque qui est dans la logique des événements et selon le vœu des hommes, pour persuader les Français qu'il leur sera demain très utile de savoir l'anglais, et qu'après tout savoir l'anglais, c'est désormais pour eux la seule manière d'assurer l'universalité de la langue française.

J. Ernest-Charles

L'ŒUVRE

25, Rue Royale (8^e)

TÉLÉPHONE : ÉLYSÉE 43-45 & 43-46
APRÈS 21 HEURES : GUT. 76-83

Directeur

GUSTAVE TÉRY

ABONNEMENTS :
Paris..... 1 an 6 mois 3 mois
Départ.... 24 fr. 12 fr. 5 fr.
Etranger... 36 fr. 18 fr. 9 fr.

SUR LE FRONT ITALIEN

L'OFFENSIVE se poursuit avec succès

Plus de 13.000 prisonniers

NOUVEAU RAID AÉRIEN sur l'Angleterre

Des zeppelins survolent le Yorkshire

Londres, 22 août. — Le commandant en chef des forces de l'intérieur a publié ce matin, à 11 h. 15, le communiqué suivant :

Des dirigeables ennemis, dont le nombre n'est pas encore connu, ont fait leur apparition au large de la côte du Yorkshire hier soir. Un des dirigeables a attaqué l'embouchure de la rivière Humber. Nos canons antiaériens ont ouvert le feu sur lui. Après avoir lancé quelques bombes, il s'est retiré du côté de la mer. Les dégâts signalés jusqu'à présent sont peu importants, mais un homme a été blessé.

Des avions bombardent Douvres et Margate

D'autre part, le Press Bureau a publié le communiqué suivant hier après-midi, à 1 h. 10 :

Dix aéroplanes ennemis se sont approchés de la côte du Kent, près de Ramsgate, ce matin, à 10 h. 15 environ. Fortement attaqués par les appareils de l'armée et de la flotte ainsi que par nos canons antiaériens, il fut impossible aux machines ennemis de pénétrer dans l'intérieur du pays. Un petit groupe d'entre elles se porta dans la direction de l'ouest jusqu'à Margate, puis reçut le chemin de la mer. Les autres machines longèrent la côte vers le sud jusqu'à Douvres. Des bombes furent lancées sur Douvres et sur Margate. Les victimes signalées jusqu'à présent sont trois personnes tuées et deux blessées. Les dégâts matériels sont peu importants. Deux machines ennemis ont été abattues par nos canons antiaériens et nos aéroplanes.

Vingt-quatre victimes

Londres, 22 août. — A 4 heures, lord French a publié le second communiqué suivant :

Pas de victimes à Margate, mais 11 tués et 13 blessés à Douvres et Ramsgate. Un hôpital et plusieurs maisons ont été endommagés. Un pilote ennemi a pu être sauvé, il était légèrement blessé.

Un zeppelin est abattu au large

Londres, 21 août. — Un communiqué de la marine indique dit :

Nos forces légères en croisière ce matin au large de la côte du Jutland ont détruit un zeppelin. Il n'y a pas de survivant.

Courrier de Suisse

UN JOURNAL qui se dit franco-suisse

On annonce la fondation, à Genève, d'un nouveau quotidien, qui a pris le titre un peu « indicateur de chemin de fer », mais assurément francophile, de Paris-Genève.

Cependant, de même qu'il ne faut pas juger les gens sur la mine, il importe aussi de ne pas juger les journaux sur leur titre. Il y eut, naguère, à Genève, une feuille qui s'appelait l'*Indépendance Helvétique* : or, elle n'était ni indépendante ni suisse, puisqu'elle était directement sous la coupe et aux gages du consulat général d'Allemagne. Et il fallut les protestations vigoureuses des Genevois amis de la France pour la contraindre à mettre dans sa manchette la mention : « Organigramme de la colonie allemande ».

Paris-Genève, nous dit-on, a pour inspirateur — et pour directeur — M. Charles Hartmann. Ce nom alsacien dispose en sa faveur, mais le fait que M. Hartmann fut jadis « l'homme qui envoyait de l'argent à Gustave Hervé », doit commander une certaine réserve. Et cette réserve devient de la méfiance lorsqu'on apprend que M. Henri Guillebaud serait aussi de l'affaire ! Car M. Guillebaud est le fondateur et le rédacteur d'une revue intitulée *Demain*, dont les tendances sont pacifistes, ce qui est son droit, mais qui a des attaches boches, ce qui est de la trahison.

Le nom de M. Henri Guillebaud n'est pas attaché à celui du nouveau journal, mais voici qu'à la deuxième page du *Journal de Genève* on peut lire un placard annonçant la publication, aux éditions « Demain », d'une brochure intitulée : « Le Général et le Lieutenant, correspondance entre Gustave Hervé et Charles-L. Hartmann, introduction de Henri Guillebaud. » Que M. Hartmann publie cette correspondance s'il s'y croit autorisé par les usages qui régissent la matière, c'est son affaire — mais le patronage de M. Henri Guillebaud est assez compromettant au moment où paraît son journal.

Et si, de ce fait, il s'avère que M. Guillebaud est pour quelque chose dans *Paris-Genève*, voilà, du coup, cette feuille frappée d'une légitime suspicion.

C'est à elle qu'il appartient de la dissiper, si elle le peut, mais on ne saurait débuter sous de plus fâcheux auspices.

LA BATAILLE DES FLANDRES

Nouveaux succès de nos alliés

Communiqué britannique du 22 août, soir.

— Des opérations heureusement conduites ont été entreprises ce matin par nos troupes à l'est et au nord-est d'Ypres, en vue de prendre possession d'une série de points d'appui et de fermes organisées situées à quelques centaines de mètres en avant de nos positions, de part et d'autre de la route d'Ypres à Menin et entre la voie ferrée d'Ypres à Roulers et Langemark.

De violents combats se sont déroulés sur tous ces points. L'ennemi a de nouveau lancé à différentes reprises des contre-attaques au cours desquelles il a été fortement éprouvé par nos feux d'artillerie et de mitrailleuses.

La lutte a revêtu un caractère d'extrême violence vers la route d'Ypres à Menin, où les Allemands ont fait des efforts acharnés pour conserver la position des hauteurs. Sur ce point, nous avons avancé notre ligne d'environ cinq cents mètres en profondeur sur un front de plus de quinze cents mètres. Une position qui nous procure d'excellents observatoires du côté de l'Est, est tombée entre nos mains, et nos troupes se sont établies dans la partie ouest du bois d'Inverness.

Plus au nord, notre ligne a été portée, sur un front de quatre kilomètres, à une profondeur qui atteint à son maximum plus de huit cents mètres. Les occupants des fermes et points d'appui enlevés par nos troupes ont opposé la plus vigoureuse résistance. Plusieurs réduits de la défense n'ont

LORD GRENVILLE ministre d'Angleterre en Grèce

Londres, 22 août. — Officiel. — Le comte Grenville est nommé envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire auprès du roi de Grèce. Au sujet de cette nomination, on déclare officieusement que lord Grenville se trouvait auparavant accrédité auprès du gouvernement provisoire de M. Venizelos, à Salonique.

Le roi estime qu'il est à désirer qu'il prenne la succession de sir F. Elliot à Athènes, et continue les rapports avec M. Venizelos.

ces. Les cinquante mille Français établis à Genève et, d'une manière générale, tous les Suisses romands sont d'ailleurs trop avisés et trop bien renseignés pour se laisser abuser. Mais si Paris-Genève n'est ni parisien, ni genevois, il faut demander dans quel but il a pris ce titre et quelle marchandise s'est couverte de ce pavillon. — HELV.

Insinuation perfide

Les correspondants du front nous donnent dès maintenant d'intéressantes indications sur la nouvelle bataille de Verdun.

Or leurs récits, tout en s'attachant au côté pittoresque des événements, ne comportent aucune fantaisie. Ils sont soumis à l'estampille officielle, et la communauté des points qu'ils traitent prouve qu'ils sont, dans leurs grandes lignes, inspirés par des guides sûrs et compétents.

Nos confrères, entre autres choses, s'accordent à célébrer le triomphe des gros mortiers de 370 et de 400 qui sont venus à bout des organisations défensives les plus profondes, tel ce fameux tunnel creusé par les Allemands sous le Mort-Homme et dans les décombres duquel on a fait d'importantes captures. De ce fait il y a une conclusion à tirer : le mouvement d'opinion qui se dessine en faveur d'une artillerie d'accompagnement très mobile et très légère ne dit pas faire oublier la nécessité de posséder en même temps une artillerie très puissante, susceptible de démolir les organisations renforcées contre lesquelles nulle infanterie ne peut être lancée tant qu'elles sont intactes. A quoi servirait donc une artillerie d'accompagnement qui n'aurait personne à accompagner ?

Les canons allemands lancent des obus remplis d'un gaz d'une composition nouvelle, incolore et presque inodore. Ils n'ont pas empêché nos canonniers de servir leurs pièces et nos fantassins de sortir de leurs tranchées. Ces derniers ont combattu de longues heures, le masque sur la face, quelque gênant que soit cet appareil. Encore une invention diabolique qui a manqué son effet.

Quant à la tenue de nos soldats, elle provoque un enthousiasme unanime ; tandis que, du côté opposé, malgré les fanfaronnades du bulletin, on a constaté quelques défaillances. Une unité

désertée, gradés en tête, la veille de la bataille. Cependant nous n'avons pas envoyé d'agents de propagande chez les Boches.

On assure encore que l'habileté des dispositions prises a permis de limiter nos pertes au minimum.

Enfin, tout ce qu'on entend à ce sujet tend à nous confirmer dans le sentiment que nos soldats ont toute confiance dans le commandement qui vient d'exploiter si heureusement leur vigilance et a atteint le but qu'il s'était proposé.

Un tel succès est la meilleure réponse à l'insinuation perfide du communiqué allemand d'après lequel l'attaque en question a été exécutée par l'armée française sur l'ordre de l'Angleterre. Ce qui voudrait dire que, l'armée française ne voulant plus se battre, l'Angleterre l'y a néanmoins contrainte.

L'armée française repousse cette injure. Seule pendant longtemps à soutenir la lutte, obligée parfois à des attaques trop hâties et insuffisamment préparées pour sauver une situation critique que par ailleurs, elle a pu estimer que le moment était maintenant venu de compter ses hommes et de songer aux ménagements nécessaires.

Mais ces ménagements, elle ne les a jamais désirés que pour conserver, saliné et sauve, la masse libératrice destinée à s'appesantir, quand il le faudra, sur l'ennemi défaillant.

Le jour est-il arrivé ? Je n'ai pas qualité pour le dire ; quoique je sois persuadé, avec d'autres, qu'il l'aura au moment où on s'y attendra le moins et que le déchirement définitif de l'ennemi se produira soudain, sans qu'on l'ait plus particulièrement prévu, à la suite d'une de ces opérations dites à but limité.

En tout cas, s'il tarde encore, nous saurons l'attendre : ce qui ne sera pas la moindre de nos vertus. Et cette stratégie sera humaine et sage, telle que le kronprinz du plateau des Dames ne la comprendra jamais.

Général Verraux

ABONNEMENTS DE VACANCES

Pendant la période des vacances, L'Œuvre accepte les abonnements pour des périodes commençant et finissant au gré des abonnés.

Leur prix est de 0 fr. 50 par semaine pour la France et de 1 franc pour l'étranger, et l'on peut les souscrire soit à nos bureaux, soit par un mandat-poste adressé à l'administrateur de L'Œuvre.

Le général Pershing à Verdun

Le général Pershing est rentré à Paris hier matin, après avoir été témoin des récents combats qui se sont livrés autour de Verdun.

Le général Pershing a pu voir de près une assez grande partie des opérations en cours, en compagnie du général Pétain, et s'est déclaré profondément impressionné par la bravoure des troupes françaises.



Le mauvais conseil

La semaine dernière, je vous ai donné une recette pour avoir de la monnaie dans un bureau de tabac.

Prenez, vous disais-je, un cigare de deux sous entre le pouce et l'index, après vous être assuré qu'il est bien sec. Mettez-le dans votre bouche. Donnez en paiement un billet de vingt francs. Puis attendez en souriant.

Il va de soi que les dames qui ne fument pas le cigare peuvent exécuter le même tour avec un timbre-poste.

Je crois le conseil excellent. Un de mes clients s'en est mal trouvé.

Avant suivre la marche indiquée, jusqu'au sourire inclusivement, il a senti son sourire se changer en grimace lorsqu'il a vu la buraliste mettre son billet de vingt francs dans un tiroir, et lui déclarer froidement :

Je vous rendrai votre monnaie quand j'en aurai... Repassez tous les lundis, vers six heures, pour voir.

Alors, j'aime mieux vous rendre votre cigare.

Je ne vous le reprends pas ; il est tout mûr à bout ; il y a des clients qui n'aiment pas ça.

Rendez-moi mon billet.

Non. La loi ordonne à l'acheteur de faire l'appoint. Vous avez donc eu tort de me donner vingt francs pour payer deux sous. La loi donne au créancier le droit de retenir le gage qu'il a entre les mains : j'ai donc raison en rettenant votre billet.

Sur quoi, le client a été obligé de sortir piteusement de sa poche une pièce de deux sous. Et il m'écrivit pour me dire que je suis un mauvais plaisir.

J'ai eu tort. J'en conviens. Désormais, je ne donnerai plus de conseils... sinon de ceux qu'un journaliste peut donner sans risques.

Par exemple, les recettes de cuisine (car les gens empoisonnés ne viennent pas vous faire de reproches).

Ou bien encore ces conseils militaires, diplomatiques ou financiers que le plus humble gazetier donne aujourd'hui au généralissime, au pape ou au mikado (car, au fond, ça n'a aucune espèce d'importance).

G. DE LA FOUCARDIÈRE.

Du choix des épithètes

Un de nos critiques militaires les plus réputés écrit :

Il n'empêche que nous n'ayons (sic), sur la totalité du front d'attaque, atteint, avec des pertes quasi ridicules..., etc...

Il ne manquait plus que ça aux poilus : s'entendre dire, par un de leurs historiographes quotidiens, que leur mort peut quelquefois être « ridicule » quand ils ne se font pas tuer en assez grand nombre pour mériter l'hommage des héros de l'arrière.

La langue française est assez riche pour permettre d'éviter au mot « pertes » le contact de l'épithète « ridicule ».

Un morceau de serrurerie historique

Toujours à propos de l'« Affaire », M. Jean-Bernard fait le bilan des suicides célèbres. Et il rappelle, entre autres, la mort du vieux prince de Condé, qu'on trouva (dit-il) assez maladroitement ac-

croché à l'espagolette d'une croisée du château de Chantilly.

M. Jean-Bernard ajoute ceci :

Quand on visite le château, le guide néglige de montrer aux touristes la fameuse espagolette qui existe encore ; il a tort, c'est un morceau de serrurerie historique.

Mais non ; le guide a raison de ne pas montrer aux touristes qui visitent le château de Chantilly l'espagolette où se pendit le prince de Condé.

Car le prince de Condé ne se pendit jamais au château de Chantilly. C'est au château de Saint-Leu-Taverny qu'exista ce morceau de serrurerie historique.

A l'instar du "Journal officiel"

Le commandant chargé d'administrer le Val-de-Grâce s'inspire assez volontiers du style parlementaire pour répondre aux questions qui lui sont posées par ses subordonnés.

DECISION DU 20 AOUT 1917

La question qui m'a été posée au sujet de la participation des étudiants en chirurgie à la corvée de pommes de terre doit être résolue par l'affirmative. Je n'hésiterai pas à prendre une décision contre les réclamations (sic).

En effet, l'épluchage des pommes de terre, pour les étudiants en chirurgie, constitue un excellent entraînement à la manœuvre du bistouri.

« Auteurs choisis »

Sans doute la Faculté des Lettres de Paris a-t-elle eu tort de ranger Leibnitz parmi les « auteurs français », encore que ce philosophe ait écrit un ouvrage dans notre langue.

Mais il faut donner un bon point à cette même Faculté pour son sens de l'histoire contemporaine.

En effet, la plupart des Facultés des Lettres de France et d'Algérie ont oublié qu'au début de la guerre un écrivain suisse-allemand eut le courage, dans une conférence retentissante, d'élever la voix pour maudire le pangermanisme et flétrir les méthodes boches.

Cet écrivain, c'est ce même Carl Spitteler, que nos ennemis, avant la guerre, proclamaient le plus grand poète vivant de langue allemande (leur avis a bien changé depuis).

Seules, les Facultés de Paris et de Grenoble ont rendu hommage, en le rangeant parmi les « auteurs choisis », à cet écrivain qui s'est courageusement, à un moment critique, se ranger parmi les défenseurs du droit et de la liberté.

Quelques recettes

La revue *La Mode* s'est attachée un nouveau rédacteur qui se présente ainsi : Un vieil Arabe adorant les Français.

Par les recettes qui suivent, vous pourrez juger de la valeur de sa collaboration :

1.265. Pour se faire adorer de la personne qu'on aime : Faire brûler du beurre en morceaux sur une pelle, le vendredi soir à sept heures, dans sa chambre. Poser la pelle à terre et, soutenant ses jupes, sauter par trois fois à pieds joints au-dessus de la fumée en disant à chaque saut : « Adjil issa et l » Cela pendant sept vendredis de suite. Cette pratique a en effet le pouvoir de chasser les envieux. (Comme vous le voyez, amies lectrices, il vous sera très facile de combler vos vœux.)

1.266. — Pour avoir une chance continue, porter sur soi un petit sachet de soie verte contenant : 7 grains de blé, 3 grains de plomb, 1 clou rouillé, 1 bec ou une langue de poulet, 4 grains de coriandre et une ficelle rouge nouée sept fois.

Alors, qu'est-ce qu'il nous sortira, le vieil Arabe, le jour où il donnera une recette pour se faire enfermer à Charenton ?

Non seulement dans la métropole...

Nous trouvons dans le *Courrier Colo-*

rial cette juste appréciation d'un état de choses déplorable :

On ferait un gros livre avec les coûteuses inepties qui règnent actuellement le statut colonial. La plus forte — et la plus chère — des bêtises de ce genre est celle qui consiste à entretenir 15.000 malfaiteurs en Guyane, à les y nourrir de vivres importés dans le pays le plus fertile du monde et à les laisser dans une oisiveté presque complète à côté de mines d'or d'une incalculable richesse et sur la lisière d'une forêt où poussent les arbres à caoutchouc et à balata, les plantes les plus riches en cellulose et dont les bois sont évalués à 10 milliards de francs. Ce que nous faisons en Guyane est la synthèse d'un régime par quoi notre empire colonial est le seul qui coûte à la mère-patrie.

Ce qui est tout à fait consolant, c'est de penser que ces 15.000 malfaiteurs survivront tous à la guerre, et qu'après la guerre nous continuons à payer des impôts pour les entretenir dans une oisiveté presque complète.

Brimades

Un soldat en garnison à Evreux, ayant expédié à ses parents et amis une douzaine de cartes postales illustrées, eut la surprise de recevoir ces cartes quelques jours plus tard.

Ce fut le vaguemestre du régiment qui les remit à l'expéditeur.

— Vous n'avez pas le droit d'envoyer ça, dit le vaguemestre.

— Pourquoi ?

— Parce que ces cartes postales ne sont pas sous enveloppes. Ordre du colonel.

Pour ne pas sacrifier ses cartes, le poilu acheta douze enveloppes et fit une nouvelle expédition.

Ainsi, les espions boches qui sont aux aguets dans les bureaux de poste de l'intérieur ne purent, grâce à la sage précaution d'un colonel, jeter un coup d'œil sur les cartes postales représentant les monuments d'Evreux.

Mais le colonel commandant le dépôt ne se fait-il pas quelques illusions sur la valeur confidentielle des vues illustrées d'Evreux ?

L'AFFAIRE ALMEREYDA

Mme Emilie Clairo-Almèreysa, qui était accompagnée de son fils, Jean Vigo, et de M. Paul Morel, a été entendue hier par le juge des juges d'instruction.

Mme Almèreysa a maintenu les termes de sa plainte et confirmé les faits qui y sont exposés. Quant à MM. Fournié, Claret et Dié, collaborateurs du défunt au *Bonnet Rouge*, ils ont persisté dans leur demande de contre-expertise — en invoquant que l'un des experts, le docteur Vibert, avait formulé dans la rédaction du rapport médico-légal des restrictions en déclarant qu'il ne pouvait affirmer qu'il y avait eu suicide plutôt qu'homicide.

De son côté, M. Drioux a ordonné de soumettre le pot de confiture, ainsi que les ampoules et les seringues Pravaz qui s'y trouvaient dissimulées, à l'examen d'un expert.

Le magistrat instructeur entendra aujourd'hui, croisons-nous, les gardiens de la prison de Fresnes qui ont été ou révoqués ou rétrogradés

Un enfant est tué par l'explosion d'une fusée d'obus

Hier soir, à dix heures, le jeune Louis Caux, âgé de quinze ans, demeurant 4, rue Doudouville, et qui se trouvait seul dans le local habité par ses parents, s'amusa avec une fusée d'obus allemand de gros calibre.

L'engin qu'il manipulait éclata subitement et l'enfant fut tué sur le coup. Il a eu les poignets arrachés et le ventre ouvert. L'explosion a causé, de plus, de sérieux dégâts matériels.

Après exposé de la situation par le ministre du ravitaillement, les représentants de la production ont émis l'avis que le régime de la liberté soit laissé au commerce des vins.

Les représentants du commerce se sont déclarés eux aussi partisans de la liberté du commerce.

Les uns et les autres ont d'ailleurs assuré le gouvernement de tout leur concours.

L'ŒUVRE militaire

Les fous

Je n'étonnerai personne en disant que la guerre a produit pas mal de fous. Les fièvres cérébrales se sont élargies au son du canon et au contact des misères de la vie en campagne. Et les centres de réforme voient revenir comme déments des hommes qui semblaient, lors de leur départ, être sains d'esprit comme de corps.

Une fois en instance de réforme, ces malades sont traités, administrativement parlant, d'une manière identique à celle de leurs camarades. On compose leur dossier de même façon. On les rend à la liberté comme eux, une fois leur réforme décidée, même s'ils sont vraiment dangereux. Car l'autorité militaire les ignore à partir du jour où, leur réforme signifiée, ils ont franchi le seuil du centre... Quant à l'autorité civile, elle ne les connaît, pour leur prodiguer des soins spéciaux, que quand, rentrés chez eux, ils auront « fait un coup ». Pendant la période intermédiaire, on les laisse circuler librement, même si tous les diagnostics concordent pour établir qu'ils sont réellement dangereux. Il y a là un défaut flagrant de liaison entre le ministère de l'intérieur et la Guerre. Il faudrait que cette liaison existât, sous la forme d'un accord à intervenir entre l'autorité préfectorale et les centres de réforme et en vertu duquel la première prendrait livraison des fous qui sortent des sécoudons.

Attendra-t-on que quelques malheure

LES VERTUS du soldat

Pour nous autres officiers, il existe des livres où nous puissions des principes qui nous servent de guide dans notre étude et notre façonnage de la réalité, dans notre action et dans la conscience que certains essaient d'en prendre : *Servitude et grandeur militaires*, les *Etudes sur le combat*, d'Ardant du Picq, *Infanterie*, du général de Maud'huy. Pour le trouper, je ne connais, à l'heure actuelle qu'un guide, excellent du reste, et entièrement fait d'après l'expérience de cette guerre, les *Conseils aux fantassins pour la bataille*, du capitaine André Lafargue, connu déjà pour son *Etude sur l'attaque dans la période actuelle de la guerre*, que le commandant en chef nous lit lire au cours de l'été 1915.

Tous, officiers et soldats, doivent avoir sans cesse présents à la mémoire les préceptes rédigés par cet officier de troupe énergique, qui a participé à de rudes affaires :

Le fantassin est l'ouvrier de la victoire. Chacun, jusqu'au plus humble, est responsable devant la patrie.

Au combat, se battre. Il ne s'agit pas de se faire tuer bravement et de disparaître, il faut vivre et vaincre.

Quoi qu'on fasse, eu combat, la vie est exposée : qu'elle ait au moins servi à quelque chose et qu'elle soit payée d'avance.

Celui qui n'est pas un bon soldat n'est pas un honnête homme.

Pour conserver leur vie, les lâches tentent de ne pas l'exposer, les braves comptent sur leur valeur pour la défendre.

Pour suivre ses chefs dans le danger, il faut les respecter et les aimer : la canaille n'a ni foi, ni règle, elle ne respecte rien et n'aime qu'elle.

Pas de paix sans la victoire complète, doit-on y laisser tous ses membres.

Le chef est le signal de ralliement ; il n'a pas à regarder sa troupe, car elle doit le suivre aveuglément. Si l'on tombe, on continue sans lui et on le venge.

On n'abandonne jamais à l'ennemi le corps d'un officier ; une troupe le rapporte ou revient le chercher.

Dans la tranchée ou au combat, on ne doit avoir de repos qu'on ait fait payer cher à l'ennemi le camarade frappé.

Les morts orient vengeance. Aucun fusil n'est plus juste que le fusil d'un mort.

On doit donner une sépulture honorable à ses camarades tués. Il faut conserver assez de cœur, malgré la fatigue et l'accablement du danger, pour les enterrer autrement qu'en les couchant dans un trou quelconque avec un peu de terre sur le corps.

Il faut panser les blessés, les mettre à l'abri quand on ne doit pas quitter sa place, et quand la situation le permet, les transporter en arrière, même si l'on tombe de fatigue et de sommeil.

Les défaillances guettent le soldat à chaque pas sur le champ de bataille ; il doit bien les connaître pour leur résister et ramener sur le droit chemin le camarade qui s'abandonnerait aux tentations de la peur.

Le tirailleur doit avancer de lui-même sans ordres, toutes les fois qu'il y a un abri à quelques pas ou quelques dizaines de pas en avant. Il faut chercher à gagner toujours un pouce de terrain de plus.

Le terrain gagné est apurement conservé : on ne recule pas. Quand il n'y a plus d'officiers ou de grades, il y a toujours des soldats intrépides pour arrêter ceux qui tremblent et leur crier : « Le premier qui révèle, je le tue. »

Faire du mal aux Allemands, c'est l'idée qui doit toujours veiller dans le cœur du combattant. Elle lui donne cette ardeur siégeuse et farouche qui est la vraie ; il est prêt à défaillir, elle le soutient. Quand on souffre, quand le courage s'en va, il faut mettre une cartouche dans le fusil et viser juste.

Il faut épargner l'ennemi qui se rend, tout en se méfiant des trahissons dont les Allemands sont coutumiers. Massacrer pour le plaisir de tuer est une lâcheté et une barbarie qui déshonorent une troupe. Mais dans la mêlée, tant que la résistance dure et que l'ennemi risque de se ressaisir, pas de quartier, parce que souvent la bonté coûte cher.

L'ennemi blessé est un malheureux qu'on doit secourir, il ne faut plus voir l'uniforme détesté. Si le fantassin se demande comment il

doit se conduire, qu'il se souvienne toujours qu'il est soldat français.

J'aime cette pensée, alerte, qui ne se duppe point en essayant d'embellir la réalité. La concision, la vigueur de ces préceptes, consignés sous la forme de la constatation et du commandement, la forme rapide de ces aphorismes conviennent de façon parfaite à leur destination. Et je ne puis que recommander la brochette de ce jeune capitaine à tous mes lecteurs : aux civils pour qu'ils comprennent un peu mieux la guerre, le sacrifice et les efforts de leurs défenseurs ; aux officiers (qui d'ailleurs ont tous lu Laffargue) pour qu'ils se rappellent ce qu'ils doivent exiger de leurs hommes ; aux troupiers, pour qu'ils se remettent en mémoire l'étendue et la nature de leurs devoirs.

Cependant, je me demande quel est le principe, la base de la règle, et le point de départ de ces vertus du soldat. Et je réponds sans détour : c'est l'obéissance dans le sacrifice et l'obscénité.

Rien ne peut marcher sans cette obéissance parfaite ; à la guerre, dans l'armée, tout est fondé sur l'obéissance du trouper.

On peut me parler de toutes les vertus guerrières : je les connais ; j'ai vu mes hommes, mes troupiers, les faire jaillir devant moi avec le naturel le plus simple de leur tempérament de Français. Mais, tout bien pesé, s'il me fallait les voir perdre quelque chose de ce qui fait leur valeur, entre l'obéissance, la simple obéissance fruste et nue, et ces vertus qui sortent un peu de l'ordinaire, je préférerais leur voir garder leurs habitudes de discipline et d'obéissance, et qu'ils ne soient pas, qu'ils ne cherchent pas à devenir des héros. Car sans cette discipline et cette obéissance, quelle que soit la valeur personnelle de mes hommes, je n'arriverais à rien. Tandis que, tant que je suis là, debout, avec mes quatre membres et ma tête lucide et calme, que j'ai mes hommes sous mes yeux, il me suffit qu'ils m'obéissent, et je les emmène où je veux. Ils sont chargés d'exécuter, moi de penser et de prévoir pour eux.

Je n'aime pas les bavards : ils ont mis dans la bouche du trouper des paroles de mélodrame qu'il ne prononce jamais ; ils ont raconté que les officiers se contentaient de bâter d'admiration devant le poilu, et que ça suffisait pour nous donner la victoire. Tristes blagues que tout cela. L'officier français aime ses hommes et les commande franchement, fermement, sans faiblesse, sans inutiles rigueurs. Le soldat français comprend que son officier veut, comme lui, finir victorieusement la guerre, et il obéit parce que c'est la loi, le devoir et l'unique moyen de ne pas devenir des esclaves.

Voilà la réalité, les véritables rôles, le plan dévolu à chacun. L'obéissance est la source de toutes les vertus du soldat.

Capitaine Z.

Notez ceci : Les étrangers et étrangères sont instamment priés de se faire inscrire au Volontariat du Travail, 26, avenue de l'Opéra, de 9 heures à midi et de 2 heures à 7 heures.

L'Administration des Postes rappelle aux personnes qui se déplacent momentanément, qu'elles ont la faculté de simplifier la réexpédition de leurs correspondances en utilisant des enveloppes spéciales mises en vente dans tous les bureaux de poste et sur lesquelles il suffit d'inscrire le nom et la nouvelle adresse du destinataire.

Ces enveloppes, dans lesquelles plusieurs correspondances peuvent être groupées, sont vendues par paquets de 50 au prix de 1 franc le paquet.

Aux Halles

45.000 kilos de volaille, 55.000 kilos de marée, 36.250 kilos de beurre et 1.850 colis de camemberts sont arrivés hier aux Halles.

170 ventes au détail (960 kilos) pour la volaille, et 107 (250 kilos) pour le poisson, ont été effectuées.

3.880 kilos de volaille et 6.600 kilos de marée ont été mis en resserrer.

Un regard sur tous les fronts montre que notre situation militaire, au début de la qua-

L'EXPOSÉ DU CHANCELIER a la Commission du Reichstag

Bâle, 22 août. — L'agence Wolff transmet ce matin le texte définitif de l'exposé de M. Michaelis. Voici les passages de ce discours, qui n'avaient été donnés qu'en résumé.

Après le débat et l'annonce des nouvelles déclarations de guerre reçues par l'Allemagne, le chancelier continue en ces termes :

En ce qui concerne nos alliés, il y a une unité complète non seulement dans le domaine politique, mais aussi en ce qui concerne les mesures militaires, contrairement à ce qui existe chez nos ennemis.

Nous en devons aux chefs suprêmes de notre armée des remerciements particuliers. Le succès répond à cette unité. J'ai demandé au maréchal von Hindenburg un exposé sur la situation militaire actuelle. Il a répondu par le télégramme suivant :

Le télégramme d'Hindenburg

« Rien ne prouve mieux l'effet de notre guerre sous-marine que l'opiniâtrerie ruineuse avec laquelle les Anglais et les Français continuent leurs efforts acharnés pour nous écraser militairement encore cette année sur le front occidental.

« En mettant en œuvre une quantité considérable de matériel et d'hommes, les Anglais, après une soigneuse préparation, ont voulu, pour la seconde fois, amener la rupture de notre front des Flandres. De grandes forces, parmi lesquelles étaient aussi des forces de leurs alliés, étaient en outre prêtes pour que l'irruption suivît la percée, pour la conquête de la côte des Flandres et la destruction des points d'appui des sous-marins. Par deux fois, l'assaut formidables de l'ennemi échoua avec les plus grandes pertes. Malgré un emploi illimité du matériel humain, l'ennemi ne put pas sortir des entonnoirs situés devant nos positions.

« Pour les mêmes motifs que dans les Flandres, se déclencha hier encore, 20 août, un assaut français devant Verdun, sur une grande étendue. »

« Notre réaction d'artillerie a provoqué la retard considérable dans le début des attaques ennemis. Au milieu de la bataille d'artillerie, l'infanterie montra par d'heureuses contre-attaques un remarquable force d'attaque. Là encore, les Français ne réussirent à prendre que des portions insignifiantes du champ d'entonnoirs, au prix de pertes énormes. Nos succès furent obtenus grâce à l'attitude sans pareille de nos braves troupes et à la supériorité de leurs chefs.

« Par suite de la plus grande mobilité de notre armée, les attaques accessoires près de Lens, dans l'Aisne et en Champagne occidentale n'ont valu non plus à l'ennemi aucun gain, malgré les masses mises en ligne.

« Nous pouvons attendre pleins de confiance le développement des combats ultérieurs sur le front occidental, qui pourront peut-être procurer au nombre supérieur de nos ennemis quelques petits succès locaux, mais qui ne peuvent avoir absolument aucune influence sur notre situation militaire complètement favorable.

« A l'Est, nos troupes, dans la défense et dans l'attaque, ont obtenu de nouveaux succès. Les assauts en masse des ennemis ont échoué avec de lourdes pertes. Notre propre attaque a franchi les positions ennemis et a jeté à terre, dans une course victorieuse et rapide, une grande partie de l'armée russe. Nous avons repris de nouveaux territoires de nos fidèles alliés. L'armée a montré, à nouveau, ce que peut la volonté de vaincre, même contre des ennemis supérieurs en nombre. »

Le docteur Michaelis reprenant la parole dit :

Il ne faut pas oublier cependant ce qui se fait chaque jour, chaque heure sur les fronts plus calmes. La vigilance qui tend les nerfs par un travail accru dans les positions étendues exige là aussi le sentiment fidèle du devoir d'une grande partie de notre armée. Nous supportons vîlement et volontiers dans la quatrième année de la guerre la privation dans les habitudes du foyer. Partout, dans la volonté de vaincre, on accomplit des exploits. Dans les Balkans et en Asie, les troupes allemandes combattent côté à côté avec nos fidèles et braves alliés, les Turcs et les Bulgares.

Un regard sur tous les fronts montre que notre situation militaire, au début de la qua-

trième année, est plus favorable qu'elle ne fut jamais auparavant. Au succès sur terre répond le succès sur mer. En juillet, nous avons coulé 811.000 tonnes. Si nous considérons ces résultats de notre côté et les succès ennemis, il nous paraît incompréhensible qu'on ne perçoive pas de l'autre côté l'éclosion d'une idée de paix, à plus forte raison d'une paix impliquant des renoncements.

Les projets de l'Entente en Orient

Après avoir ainsi commenté la situation militaire, le chancelier a exposé les projets que les puissances de l'Entente auraient faits pour le partage de la Turquie en zones d'influence :

J'ai pu récemment montrer, par des communications sur les traités secrets franco-russes, quels sont les grands buts de guerre de la France et comment l'Angleterre soutient les désirs français de territoires allemands. Je suis maintenant en mesure de faire connaître les autres accords faits par nos ennemis relativement à leurs buts de guerre.

Je procéderai chronologiquement :

Le 7 septembre 1914, la coalition ennemie décida de ne pas conclure de paix séparée.

Le 4 mars 1915, la Russie posa les conditions suivantes acceptées par l'Angleterre par sa note du 12 mars et par la France par sa note du 12 avril : « La Russie doit recevoir Constantinople avec les rives européennes des Détroits, la partie sud de la Thrace jusqu'à la ligne Enos-Midia, les îles de la mer de Marmara, Imbros et Tenedos, et sur la côte d'Asie-Mineure la presqu'île située entre la mer Noire et le Bosphore et le golfe d'Ismid, jusqu'au fleuve Sakaria à l'est. »

Après avoir fixé ces bases, on promit à la Russie, en 1915 et en 1916, les vilayets de Trébizond et le Kurdistan. La France prit pour elle la Syrie avec Adana, Mersina et l'hinterland au nord jusqu'à la ligne Sivas-Kharpout. L'Angleterre devait avoir la Mésopotamie.

Pour le reste de l'Asie-Mineure turque, on en prévoyait le partage en zones d'influence anglaises et françaises. La Palestine devait être en quelque sorte internationalisée. Les autres pays peuplés de Turcs et d'Arabes, y compris l'Arabie proprement dite et les Lieux-Saints mahométans, devaient former une fédération particulière sous une surveillance anglaise. Quand l'Italie entra en guerre, elle réclama une part du butin. On fit de nouveaux accords ne tendant nullement à des renoncements.

Je pense que nous apprendrons aussi du nouveau à ce sujet, et que nous pourrons le communiquer à l'opinion publique.

Etant donné des buts de guerre aussi étendus, il n'est pas étonnant qu'E. Balfour ait déclaré dernièrement qu'il ne jugeait pas opportune une déclaration explicite sur la politique de guerre du gouvernement.

Voilà la situation telle qu'elle se présente actuellement si nous envisageons la possibilité d'une conclusion de paix.

Après ces déclarations, le chancelier a parlé de la note pontificale et a prononcé à ce sujet les paroles dont on a trouvé le résumé dans notre numéro d'hier.

Il y a quelques jours, à tous les marchands de timbres et aux philatélistes notoires une circulaire pour annoncer la mise en vente, dans ses bureaux, d'une nouvelle figurine commémorative dont la valeur d'affranchissement postal est de 15 centimes, mais qui est vendue 25 centimes au public. La différence sera versée au comité d'attribution des fonds recueillis à l'occasion de la journée nationale des orphelins de la guerre.

Le timbre, qui représente « la paysanne de France conduisant une charrue » est le premier d'une série de huit figurines dont la valeur d'affranchissement variera entre 2 centimes et 5 francs et qui seront majorées de façon à être vendues de 5 centimes à 10 francs. En outre de la « Paysanne à la Charrue », elles représenteront les quatre sujets suivants : la « Veuve de la Guerre », le « Berger », le « Lion de Belfort » et la « Marseillaise ».

L'apparition de nouveaux timbres est toujours accueillie avec joie par tous les philatélistes ; aussi beaucoup d'entre eux s'empressent-ils, au recul de la circulaire, d'acheter des exemplaires du premier type mis en vente, pour en timbrer des lettres qu'ils adresseront à des collectionneurs amis. Or il est arrivé ceci, que toutes ces missives ont été considérées comme non affranchies et par suite taxées à 30 centimes, ce qui a porté leur affranchissement total à onze sous.

Car l'administration avait bien pensé à annoncer l'émission du nouveau timbre aux marchands, aux collectionneurs, etc., mais elle avait oublié d'en aviser ses employés, et notamment les facteurs.

M. DE JAGOW et les responsabilités de la guerre

L'ancien correspondant romain du *Petit Marseillais*, M. Léon Boudouesque, publie dans ce journal des détails inédits sur le rôle de M. de Jagow dans la préparation de la guerre :

Dans les premiers jours de janvier 1913, on apprit à Rome que Guillaume II offrait à von Jagow, son ambassadeur près le roi d'Italie, la succession du secrétaire d'Etat aux affaires étrangères, feu Kiderlen-Waechter, le fameux négociateur du Maroc-Congo. Entre le moment où cette offre fut faite et celui où il l'accepta, quatre jours s'écoulèrent, quatre jours de négociations féroces entre lui et Berlin. Le prince de Bükky, patron notoire de von Jagow, dirigeait ouvertement ces négociations en sa villa Malla, devenue pendant ces quatre jours le véritable siège de l'ambassade allemande pour tous les journalistes qui s'intéressaient professionnellement à cet événement.

L'objectif des pourparlers ? Voilà : von Jagow mettait à son acceptation du poste qu'on lui offrait la condition *siège que non qu'il aurait carte blanche pour réaliser, même au risque d'une guerre mondiale et en prenant prétexte de la crise balkanique alors en pleine période d'acuité, les principales aspirations panottomanes en Orient et en Occident*. Cette condition fut finalement agréée par Guillaume II...

Nous avons publié et détaillé cette condition expresse de von Jagow dans le *Petit Marseillais* en mars 1913, soit un an et demi avant la guerre. Il se déclara donc de reproduire en cas de besoin cette correspondance ou les projets de von Jagow se trouvaient révélés. Grâce à qui ? Nous pouvons, nous devons le dire aujourd'hui : grâce à von Mühlberg, ministre de Prusse auprès du Saint-Siège et rival malheureux de von Jagow, qui, dans quelque accès de jalouse, s'était maladroitement déboulonné devant son professeur de français, nommé Fournier.

L'arrivée de von Jagow

La dernière heure

APRÈS LE DISCOURS DU CHANCELLER

L'Allemagne et l'Empire ottoman

Obligé de souligner une cause éminemment suspecte, le chancelier Michaelis s'est servi du procédé, classique au Palais, qui consiste à plaider autour de la question. Il eût été fort empêché d'expliquer ce que les Empires centraux comprenaient répondre à la note pontificale, parce que cette réponse n'est encore qu'un projet, sur lequel les complices ne peuvent se mettre d'accord. Il a donc fait porter l'effort de son développement sur les ambitions insatiables des Alliés ; ce couplet et la dépêche Hindenburg, expressément rédigée pour la séance du Reichstag, sont deux hors-d'œuvre, mais tiennent en fait tout le menu.

En exposant ce qu'il prétend savoir des buts de guerre de l'Entente, particulièrement en Orient, M. Michaelis se propose évidemment de provoquer de la part des Alliés des explications et, si possible, de semer entre eux des malentendus. C'est une tactique banale, et qui ne prendra personne au dépourvu. Peut-être une autre intention était-elle de réchauffer l'enthousiasme des Turcs, en leur rappelant quelles mutilations la bienveillante alliance de l'Allemagne leur a épargnées. L'Allemagne, elle, n'a jamais voulu morceler le territoire de ses alliés ; elle l'agrandirait plutôt, afin de l'incorporer plus goulûment tout entier.

Tout ce que nous savons de l'Empire ottoman depuis les débuts de la guerre, en effet, tend à démontrer que ce n'est plus qu'une province du Deutschtum, et une province subalterne. Des officiers allemands commandent à Constantinople, où veillent leurs compagnies de militaires ; d'autres Allemands tiennent les forts des Dardanelles et toutes les directions des administrations turques. Lorsque, en 1916, la Turquie rédige un nouveau tarif douanier, où est accusé son désir de développer une industrie nationale, les journaux économiques de l'Allemagne protestent contre le « fanatisme industriel » de l'allié levantin.

Si les dirigeants turcs étaient libres d'examiner d'un peu près le rôle des Allemands dans leur pays, ils seraient frappés de voir que jamais ces exploitants n'ont pensé qu'à eux-mêmes, là où ils semblaient soucieux de développer des richesses d'autrui. Ils demandent à l'Empire ottoman des matières premières, y compris des hommes, pour leurs entreprises comme pour leurs armées, et des concessions pour faire travailler le peu de capital net qu'ils apportent. Il est assez naturel que les Alliés aient pensé à quelques précautions contre la Turquie qui n'est plus turque que de nom. La guerre aura fait la lumière en divers sur le parasitisme germanique, mais nulle part plus éclatante que dans l'Empire ottoman. — H. L.

LE RAID AÉRIEN sur l'Angleterre

Nouveaux détails

Londres, 22 août. — Les renseignements suivants sont parvenus, en dehors du communiqué officiel, sur le raid d'aéroplanes allemands de ce matin :

Dix avions du type Gotha tentèrent de franchir la côte à Ramsgate. Chassés par les tirs de nos batteries, ils essayèrent de pénétrer à Douvres.

Ils furent attaqués avec une telle violence que sept avions, après avoir lancé des bombes sur Ramsgate, se détachèrent de l'escadrille et volèrent dans la direction de Margate et Broadstairs.

Des milliers de spectateurs assistaient frémissons aux combats qui se livraient dans les airs et virent s'abattre deux grands Gotha. L'un descendit en flammes avec leur.

A Ramsgate, les aéroplanes ennemis ont survolé la ville en laissant tomber des bombes d'une très grande hauteur sur les différents quartiers et causant des dommages considérables.

BALLON D'ESSAI

Berne, 21 août. — La Reichspost de Vienne du 21 août publie un article inspiré disant que l'Autriche évacuerait les territoires qu'elle occupe et renoncerait à toute indemnité à certaines conditions parmi lesquelles elle énumère l'évacuation par l'Angleterre de Gibraltar, de Malte et du canal de Suez.

1.600 tonnes de papier torpillées

Madrid, 22 août. — M. Urgoiti, directeur général de la Papelera Espagnola, communique à la presse la note suivante :

La vapeur suédois *Jarl*, affrété par la Papelera Espagnola, et qui était parti à la fin du mois de juillet de Göteborg, avec 1.600 tonnes de papier à papier, a été torpillé et coulé avec sa cargaison, sur la côte septentrionale d'Ecosse. L'équipage a pu être sauvé. Le navire, ainsi que ses destins et la cargaison qu'il emportait, étaient neutres.

Plusieurs journaux commentent la note de M. Urgoiti, et font observer que la perte de la cargaison du *Jarl* constitue une très sérieuse aggravation de la crise du papier, dont les effets se font sentir depuis longtemps.

LA DÉMARCHE PONTIFCALE

LE REICHSTAG VEUT ÊTRE CONSULTÉ par le chancelier

Berne, 22 août. — La séance d'hier ne permet pas encore de prévoir quelle sera l'attitude des partis après le discours de M. Michaelis.

Les partis ont accepté sans murmurer le délai annoncé par le chancelier. On peut s'attendre à ce que l'attitude de ce dernier rencontre de la part des gauches quelque opposition. En tous cas, le Reichstag ne paraît pas disposé à se laisser écarter de la discussion.

Dés maintenant les partis de la majorité ont exprimé le désir que le chancelier ne fît aucune démarche décisive dans la question de la paix sans avoir averti le Reichstag. La dernière phrase du discours de M. Michaelis semble à cet égard leur donner satisfaction.

La presse teutonne et le discours

Berne, 22 août. — La *Germania* se félicite particulièrement de l'intention de M. Michaelis de rester en contact avec la commission pour l'élaboration de la réponse au pape.

Le même journal estime que les débats de la commission, malgré leur brièveté, représentent un gain considérable pour la cause de la paix. Le journal espère que le chancelier se montrera aussi habile dans l'avenir qu'il l'a été jusqu'ici.

La *Gazette de Voss* fait ressortir que le chancelier a évité, en somme, de prendre position.

Le *Berliner Tageblatt* dit également que le chancelier a réussi à dissimuler soigneusement l'opinion qu'il a pu se faire sur la note du pape.

Le *Deutsche Tages Zeitung* dit :

Nous acceptons d'autant plus volontiers les assurances de M. Michaelis sur la sympathie que l'Allemagne réserve à toute tendance loyale d'amener la paix, qu'il refuse catégoriquement de prendre position sur le fond même de la note.

Le même journal, par contre, considère que ce serait un des actes les plus dangereux que pourrait faire M. Michaelis que d'accorder une influence quelconque au Reichstag dans l'élaboration de la réponse à cette note, que le pape a adressée à l'empereur.

Quant au *Verwaltung*, il continue de proclamer que tout dépend de la majorité du Reichstag. Si elle fait son devoir, ce qu'on peut espérer, elle donnera toute son efficacité à la démarche de Benoît XV.

LA PAIX PONTIFCALE et le gouvernement austro-autrichien

Genève, 22 août. — La *Reichspost* publie une interview du nonce apostolique à Vienne, Mgr Valfré de Bonis, qui a été reçu ces jours derniers par l'empereur Charles.

Le prélat a déclaré : « C'est avec une joie sincère que l'empereur a appris et accueilli l'appel pacifique du Souverain Pontife ; toutes les paroles du jeune monarque indiquent qu'il fera tout son possible pour donner à ses sujets la paix et la justice. »

Le nonce a rendu visite ensuite à la duchesse de Parme, mère de l'impératrice.

Il faut noter que les journaux viennois ont publié seulement lundi dernier la note du pape, mais sans la commenter. Ce retard est significatif. Il semble évident que le comte Czernin veut que les commentaires de la presse ne précédent point les décisions que prendront les gouvernements de Vienne et de Berlin.

Le ministre de Chine quitte Vienne

Bâle, 22 août. — On mandate de Vienne que le ministre de Chine à Vienne a communiqué au ministre des affaires étrangères la déclaration de guerre de la Chine à l'Autriche ; il recevra ses passeports.

La prémeditation austro-allemande

Rome, 22 août. — Le journal la *Stampa* vient de publier la lettre envoyée en novembre 1915 par M. Garroni, ancien ambassadeur d'Italie à Constantinople, à M. Sandanza, président du conseil.

Dans cette lettre, le diplomate affirmait qu'il n'avait pas manqué de communiquer à M. di San Giuliano, alors ministre des affaires étrangères, la confidence qui lui avait été faite par son collègue allemand, M. Wangenheim, représentant de l'Allemagne en Turquie, au sujet des menaces d'une guerre européenne.

Commentant ce document, le *Messaggero* écrit :

En dépit de ces explications, nous tenons à rappeler que le rapport de M. Garroni n'est pas arrivé à Constantinople que le 24 juillet, c'est-à-dire lorsque l'ultimatum de l'Autriche à la Serbie avait été communiqué à Belgrade.

Dans ces conditions, nul ne pouvait se prémunir sur les intentions belliqueuses des Empires centraux ; il est évident que le gouvernement de Vienne était décidé à imposer sa domination à la Serbie.

D'ailleurs, même si M. Garroni avait envoyé le rapport dont il parle, cela ne prouverait pas que l'Italie était informée de l'action de ses anciens alliés à Belgrade.

La communication confidentielle de l'ancien ambassadeur n'a en effet rien de commun avec les communications officielles que l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie étaient tenues de faire en vue d'exécuter les clauses du traité d'alliance qui les liait à cette époque à l'Italie. — (Radio.)

La contrebande en Suisse augmente de jour en jour

Berne, 22 août. — Le registre des amendes infligées à la frontière pour exportations de marchandises prohibées a constaté pour l'année 1914 277 cas de contrebande ; pour l'année 1915, 3.868 ; pour l'année 1916, 13.354, et pour le premier semestre de 1917, la seule juridiction douanière de Schaffhouse a déjà enregistré 8.095 cas.

LES ETATS-UNIS ET LA GUERRE

L'APPEL DU PREMIER CONTINGENT américain

Washington, 22 août. — L'appel des 750.000 hommes formant le premier contingent de l'armée nationale est fixé aux dates suivantes : le premier tiers, du 1^{er} au 5 septembre ; le deuxième tiers, du 15 au 19 septembre ; le troisième, du 30 septembre au 5 octobre.

Cet échelonnement a été motivé par les difficultés de transport et de concentration provoquées par le nombre considérable des hommes appelés.

La mission belge à New-York

New-York, 21 août. — Le maire de New-York a reçu, au City Hall la mission belge qui revient d'une tournée de plusieurs semaines dans les principales villes de Etats-Unis. Soldats et marins formaient la garde d'honneur au City Hall. Une foule considérable, dans les rues pavées aux couleurs belges, a accueilli chaleureusement la mission, quoique, à la demande de ses membres, le programme de réception fut extrêmement simple.

Les journaux souhaitent respectueusement la bienvenue aux envoyés du roi Albert.

Les résultats de la conférence du Labour-Party

Londres, 22 août. — La presse anglaise s'accorde à reconnaître que les résultats de la conférence tenue hier par le Labour Party au sujet de la réunion de Stockholm fuient les suivants :

1^{er} La majorité en faveur de Stockholm est réduite à 3.000 voix. Ce chiffre est tout à fait insignifiant, déclare M. Hodge, membre du Labour Party et ministre des pensions. Il faut songer, en effet, qu'un certain nombre d'organisations votent deux fois, d'après le système de scrutin adopté pour ces conférences. Dans ces conditions, une différence de 3.000 voix ne saurait décider de la question. Le résultat obtenu devrait logiquement empêcher d'aller à Stockholm.

2^{me} La majorité de la conférence, sans se prononcer par un vote, a indiqué son hostilité contre toute motion tendant à demander aux ministres travaillistes de remettre au gouvernement leur démission.

3^{me} Par 1.538.000 contre 789.000, la conférence s'est refusée à accorder une représentation spéciale à la minorité du parti. Il a été décidé ensuite, par 2.124.000 voix contre 175.000, qu'aucun délégué ne serait envoyé à Stockholm en dehors du groupe des vingt-quatre délégués désignés par la conférence.

De ces restrictions successives, il résulte que le parti travailliste britannique est en grande majorité opposé à une participation à la conférence de Stockholm.

Il est fort remarquable que plusieurs orateurs purent faire allusion hier au refus fait par le gouvernement de délivrer des passeports, sans provoquer aucune protestation dans l'auditoire. Le nom de M. Lloyd George ne donna pas lieu non plus à des manifestations hostiles.

La presse de Londres considère, d'après la journée d'hier, que le gouvernement ne doit pas revenir sur sa décision de refuser les passeports.

La grève des chauffeurs anglais

Londres, 22 août. — M. Bromley, secrétaire de l'Union des mécaniciens et chauffeurs de locomotives, a déclaré :

Dans la soirée, nous avons télégraphié à nos amis de Roumanie que les membres du Sénat et de la Chambre des députés de Roumanie sont arrivés à Odessa le 17 août. Leur séjour dans cette ville ne sera que temporaire ; il est probable qu'ils seront prochainement installés dans les environs de Kherson.

LA DÉMISSION DU MINISTRE DE ROUMANIE près du Quirinal

Rome, 22 août. — On annonce que le prince Ghika, ministre de Roumanie auprès du Quirinal, a donné sa démission et que celle-ci a été acceptée. Le prince Ghika a manifesté toutefois son intention de ne pas quitter Rome. — (Radio.)

Essad pacha et l'Albanie

Milan, 22 août. — Essad pacha, interviewé en Albanie, a déclaré que la question de l'Empire septentrional ne doit pas troubler les relations entre l'Albanie et la Grèce, car les puissances y donneront une solution équitable. La force du futur Etat d'Albanie regarde uniquement l'Albanie qui la fixera, d'accord avec les puissances.

LA GUERRE SOUS-MARINE

La semaine des pirates

Dans le courant de la semaine finissant le 19 août, à minuit, il est entré dans les ports français 1.019 navires de commerce de toutes nationalités et il en est sorti 1.012.

Neuf navires ont été coulés par des sous-marins et trois autres ont été attaqués sans succès.

Rome, 22 août. — Le mouvement des navires marchands de toutes nationalités dans les ports italiens au courant de la semaine qui s'est terminée dimanche 19 août à minuit est le suivant :

Entrée des navires : 499, représentant ensemble un tonnage brut de 394.165 tonnes.

Sortie des navires : 457, représentant ensemble un tonnage brut de 323.145 tonnes, non compris les bateaux de pêche et de petit cabotage.

Les perles italiennes dans toutes les mers ont été de deux paquebots et trois voiliers. Deux autres paquebots et un voilier ont été endommagés, mais ont pu regagner le port. Deux autres paquebots ont été attaqués sans succès. — (Radio.)

Les pertes de la marine norvégienne

Tidens Tegn, de Christiania, publie un graphique très intéressant représentant les pertes de la flotte norvégienne, du 1^{er} au 10 juillet 1917. Durant ces six mois, le total de ces pertes est compris entre 400.000 et 500.000 tonnes. La courbe présente deux maxima : le premier, pendant la seconde semaine de mars, durant laquelle les Norvégiens perdirent plus de 32.000 tonnes ; le second, pendant la quatrième semaine d'avril, avec un total de 36.000 tonnes.

Aussitôt après cette hécatombe, s'est produite une atténuation très marquée de la guerre sous-marine : durant les trois derniers mois des maxima ne dépassent guère les minima du trimestre précédent. En juillet, les pertes n'ont pas dépassé 58.210 tonnes ; du 1^{er} au 21, elles ont été atteintes 50 tonnes, le minimum absolu des six derniers mois.

Cette diminution est d'autant plus remarquable qu'elle s'est produite au printemps et en été, c'est-à-dire pendant la période où le jour est continu dans la partie septentrionale de la mer du Nord, et où, par suite, les circonstances étaient beaucoup plus favorables pour l'attaque que durant l'hiver.

D'après le *Tidens Tegn*, ce résultat met en évidence l'efficacité de la guerre que les navires de l'Entente lont aux sous-marins. La diminution des attaques coïncide, d'autre part, ajoute notre confrère de Christiania, avec les mesures prises en Norvège contre l'espionnage allemand.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

LA NOUVELLE RUSSIE

LETCHITSKY commandant en chef du front nord